

38 - Mon régiment...

14-01-2020

Souvenirs, souvenirs... (épisode 8)

Tiens ! dans le petit jeu du *quoi-ressemble-à-quoi* et en parlant de phalanstères...

Le mot forgé par Fourier vient de la *phalange*, formation militaire de la Grèce ancienne. Mais il n'est pas que l'étymologie pour rapprocher le phalanstère du régiment.

Outre que le nombre de participants y est du même ordre (1000 à 3500 me confirme Wikipedia), la relative autonomie juridictionnelle du second lui confère un statut non moins insolite que l'utopisme du premier dans nos sociétés concurrentielles de droit commun. Du temps du service national, qui était le mien, le régiment était aussi censé accueillir indistinctement tous les milieux, toutes les cultures, toutes les croyances, toutes les compétences et toutes les vocations : la microsociété expérimentale par excellence... Si tu ajoutes à cela que mon 8^{ème} d'infanterie stationnait en Allemagne (territoire occupé pour son bien mais dont peu d'appelés parlaient la langue, et pas plus franchement sympathisant que tous les territoires occupés) tu comprendras qu'il réalisait la condition optimale de survie des édens : un quasi total isolement.

Là toutefois s'arrêtent les ressemblances.

La principale différence tient évidemment, *tenait* jusqu'à ta génération en tout cas, au caractère contraint du recrutement.

Rappelons au passage (discrètement mais tout de même...) que la première conscription obligatoire pour tous remonte au Directoire, le plus notoirement libéral des régimes issus de la révolution française (tu sais ? celui des Incroyables et des Merveilleux, la Belle Epoque de l'époque en somme...). Ni l'appel aux volontaires de la Législative, ni la levée en masse de la Convention, pourtant confrontées aux mêmes risques d'invasions, n'avaient osé revenir sur les principes de 89 au point d'aggraver l'iniquité du tirage au sort, unanimement honni sous l'Ancien Régime, en l'étendant à toute la population mâle. Les bourgeois enrichis de l'après thermidor, eux, l'ont osé. Au nom de l'égalité des devoirs, comme il se doit...

Il est vrai qu'aujourd'hui comme hier sous le Directoire, qu'avant-hier sous l'Ancien Régime, les plus fortunés n'ont jamais manqué de moyens légaux pour se soustraire aux obligations égalitaires de ceux qui le sont moins.

Mais passons...

Autre différence : le supposé brassage social censé alors s'opérer dans le service armé n'avait pas pour but, c'est notoire, d'y affiner ni d'y exploiter les compétences de chacun en vue d'une éventuelle production d'intérêt public, moins encore d'y satisfaire un quelconque appétit d'épanouissement personnel (ce qui était le double enjeu des phalanstères et aurait pu somme toute être le cas en temps de paix) mais de s'y préparer exclusivement à *défendre la Patrie* - selon la formule consacrée - en cas de *vraie* guerre.

Sauf qu'en 69, la vraie guerre, comment y aurait-on cru ?

La triple couverture du bouclier nucléaire de l'ONU et de l'OTAN rendait peu probable un choc frontal des deux blocs. La dernière ex-colonie qui en eût valu le coup et le coût s'était émancipée depuis sept ans. Quant aux conflits désormais lointains, consécutifs ou non à la décolonisation, impliquant directement ou moins des intérêts nationaux eux-mêmes plus ou moins occultes, au nom de quelle fibre patriotique une démocratie y aurait-elle joué la peau de ses appelés ?

Même la notion de *Patrie*, si fédératrice aujourd'hui de toutes les nostalgies droitières, s'avérait alors des plus floues : est-ce que c'était vraiment *défendre la Patrie*, par exemple, que de monter sur Paris casser de l'étudiant, comme on y avait préparé les contingents précédents et qu'on s'y tenait encore prêt au cas où... ? Le tout sous les ordres de sous-offs

harkis, pour la plupart, et devenus peu ou prou apatrides à force de s'être les premiers trompés sur le sens du concept...

Pardonne-moi ce lourd rappel mais c'était objectivement cela, le service national dans un régiment d'infanterie en 69 : une parenthèse d'existence où apprendre sous la contrainte à faire au nom d'on ne savait quoi ce que personne ne souhaitait ni ne pensait qu'il dût faire un jour... Une sorte d'absurde rituel d'entrée en citoyenneté, juste un peu plus officiel et plus durablement humiliant qu'un bizutage de Grande Ecole, aussi coûteux qu'inutile et quasi réservé, non moins objectivement qui pis est, à des infortunés qui quant à eux ne fréquenteraient jamais les Grandes Ecoles...

Le retour progressif à l'armée de métier était peu évitable et d'ailleurs en cours. Ma classe, la 69 1 B, ne devait déjà plus rester sous les drapeaux que seize mois sur les dix-huit en vigueur jusqu'alors.

Ma classe, parlons-en justement.

En fait de brassage social, la 69 1 B du 8^{ème} RI était surtout constituée de jeunes ruraux venus des quatre coins de France. Ne me demande pas pourquoi, par exemple, mes voisins de chambrée successifs étaient en majorité natifs du Nord ou de Picardie. Je sais juste qu'ils étaient trop contents de se retrouver ensemble de la même région (« *de la zone* » en argot militaire) pour oser se révolter contre l'absurdité du voyage.

Ayant rarement dépassé le niveau du CAP beaucoup avaient devancé l'appel pour accéder plus vite à la vraie vie.

Normalement, bien sûr, j'aurais dû moi-même prétendre à la Coopération, me découvrir une malformation rédhibitoire ou me déclarer objecteur de conscience. A tout le moins choisir une arme dite *noble*, par opposition à l'ignoble du fantassin ordinaire... C'est un peu par la grâce de (C) et pour me désembourgeoiser toujours plus que j'avais voulu *être là* sans le vouloir vraiment.

Je me retrouvais donc au 8^{ème} RI le plus vieux de *ma* classe, l'un de ses rares citadins, l'un de ses encore plus rares Parisiens, l'à peu près seul bachelier et l'unique détenteur, à ma connaissance, d'un diplôme universitaire : j'avais entre trois et sept ans de plus que les autres appelés...

Moins que représentatif auprès de l'autorité et bien trop étranger à tous égards pour jouer les grands frères : touriste égaré plutôt, en dépit qu'il en ait, au milieu d'autochtones...

Pas forcément des flèches, il faut dire, mes petits camarades, ni de délicats causeurs, mais pas forcément non plus des brutes imbéciles. Je me rappelle en particulier l'un d'eux qui me ridiculisait chaque fois aux échecs... Juste bloqués côté études (Beaux-Arts et littérature je ne te dis pas, ni n'aurais osé dire devant eux...) par le double mantra ancestral du « *Chez nous, à 16 ans, on travaille !* » et de l'universel « *A quoi ça sert ?* », couteau suisse de tous les renoncements. Quand ce n'était pas pour cause de misère familiale pure et simple...

Moi et (C) avons bien essayé de nous fondre, tu t'en doutes. Mais pas facile, en seize mois, de combler par la parole certains fossés culturels... Je n'ai jamais pu mieux faire, pour mériter leur estime, que d'oser dire tout haut ce qu'ils pensaient tout bas (ça au moins je maîtrisais) dans une langue assez distanciée pour ne pas risquer d'être entièrement comprise par le gradé de service. Ma rare fierté est d'avoir tout de même su rester parmi eux deuxième classe jusqu'au bout...

Concrètement, chaque nouvel arrivage de recrues était tenu d'effectuer ce qu'on appelait précisément *ses classes* : période d'un ou deux mois (je ne sais plus trop...) vouée à l'apprentissage théorique et pratique des rudiments et de l'obéissance réflexe. Période aussi de chambrages diversement humiliants au terme de laquelle une batterie de tests décidait de la suite : l'affectation des plus dignes au peloton destiné à former les futurs caporaux, celle des

nuls aux compagnies dites *de combat* (4 ou 5 par régiment si ma mémoire est bonne) où ils se trouvaient à nouveau dispatchés dans différentes sections d'une douzaine d'hommes : le must du merdique.

Tu n'échapperas pas, j'en ai peur, à quelques épisodes cultes (*hasards, rencontres...*) des aventures extrêmes qui m'advinrent dans ma section, trop paradoxalement édifiantes pour être tues. Mais ce sera une autre fois...

Les meilleures choses ayant une fin, il faut dire que la vie en compagnie de combat s'achève avant soixante-quatre ans quoi qu'il y paraisse. Pour certains même plus vite que d'autres sans qu'on sache toujours sur quels critères : quand une classe plus ancienne se trouve notamment démobilisée et qu'il se libère ici ou là, aux cuisines, aux ateliers de maintenance ou autres secrétariats, de ces postes permanents aux emplois du temps plus peinards.

Familièrement : les planques...

La *classe*, du coup, s'éparpille à nouveau. On pourrait même la croire totalement dissoute dans la diaspora régimentaire, mais non ! elle resurgit alors qu'on n'y pense plus :

Conscients du privilège insigne qui leur échoit et d'autant plus jaloux de leurs prérogatives, les nouveaux planqués s'y montrent en général distants avec le gros de la troupe, un poil condescendants même avec les derniers arrivés qui leur demandent ingénument un tuyau, un menu service ou la marche à suivre pour parvenir là où ils sont. Mais il arrive que le visage soudain s'éclaire :

« *Je te connais, toi ? T'es de la classe !...* »

Et de se mettre en quatre fissa, dès lors, pour satisfaire la demande. Comme si le seul fait d'avoir été incorporés en même temps et d'avoir probablement vécu les mêmes galères en parallèle donnait droit tant à une empathie particulière qu'à des égards exclusifs.

La connivence indue surprend toujours, mais elle peut se comprendre :

Se retrouver seul perdu dans la masse, loin de tout et dans un environnement hostile, c'est sûr : ça fait peur ! Normal alors de s'y chercher une famille de substitution sur fond de repères communs : lieux et noms, accent, parlers, folklore : *la zone*, comme ils disent, pour commencer...

Puis au fil des semaines, une autre mémoire collective s'installe intra-muros, nourrie de chahuts, d'incidents, de corvées, d'engueulades et de marches forcées... En chier de conserve dans le froid, la boue et l'absurde, c'est clair : ça crée du lien !

Comme aussi de rêver de plus en plus fort à la même quille, le même jour...

Comme surtout de vomir en chœur les mêmes petits chefs teigneux, souvent transfuges des classes précédentes qui se sont engagés faute d'espérer un emploi dans la vraie vie. Ou juste ex-Algériens qui n'avaient pas compris à temps le sens du mot *Patrie*...

Dans les ghettos de mal-être où les classes responsables brillent par leur absence, on a la conscience de classe et les boucs émissaires qu'on peut.
(à suivre...)